

Une nouvelle culture noire dans un monde nouveau

Entretien avec Manuel Zapata Olivella

Médecin, anthropologue, historien, folkloriste, chorégraphe, romancier, il est peu de secteurs de l'humanité que n'ait abordés Manuel Zapata Olivella. Né en 1920 dans la province colombienne de Córdoba, tout près de la côte Caraïbe, il fit ses études à Cartagène, ville chargée d'histoire, poumon de la traite et cœur de la culture noire en Colombie. Il pratiqua et enseigna la médecine, mais développa parallèlement une incessante activité artistique. Il créa le Groupe de danses folkloriques colombiennes et la revue Lettres nationales ; il organisa le premier Congrès national de culture colombienne, en 1966, et le premier Cycle de lecture théâtrale colombienne, la même année. Il a notamment publié des romans : Tierras mojadas (Terres humides), 1948 ; La Calle 10 (Rue 10), 1960 ; En Chimá nace un santo (A Chimá un saint est né), 1964 ; Chambacú, corral de negros (Chambacú où les Nègres sont parqués), 1965 ; Chango, el gran putas (Chango la grande pute), 1983. Ainsi que des essais sur l'histoire et le folklore noirs de Colombie, et des travaux médicaux.

D.M.

En Colombie, nous avons plusieurs problèmes d'identité différents. De ce point de vue, l'absence d'une conscience d'identité dans la population colombienne en général est la première réalité que nous devons prendre en considération pour comprendre ce qui est arrivé aux Indiens, aux Noirs et aux descendants d'Européens dans ce pays. Pourquoi en est-il ainsi chez nous, et sans doute aussi dans un pays qui est assez semblable, le Venezuela ? Pourquoi ? Je crois qu'il y a deux raisons à cela.

D'une part, l'oppression de la culture espagnole venue des Antilles, de Saint Domingue, fut extrêmement forte ; les Espagnols durent se battre contre les indigènes, contre les peuples caraïbes, et pour cela ils s'efforcèrent de détruire les hommes de cette culture (mais ils tenaient à conserver les femmes puisqu'ils n'en avaient pas amené d'Espagne). C'est une façon de dire que les Espagnols ont détruit les cultures indigènes et que pour cette raison l'influence de la culture indienne ici en Colombie, mais aussi au Venezuela et dans d'autres pays, n'a pas été aussi forte qu'au Mexique, au Pérou, en Équateur... Je crois que cela doit être reconnu si l'on veut changer ce qui en a découlé. Ainsi, dès le départ, dès les premiers voyages de Christophe Colomb, commença le mélange racial entre les Espagnols et les indigènes ; et par les femmes, les Espagnols reçurent des apports très importants des cultures indiennes. On peut le voir aujourd'hui très clairement dans les Antilles, à Cuba, à Saint-Domingue, en Jamaïque, à Haïti ; pourtant l'idéologie officielle considère que l'influence de ces cultures est négligeable. Et en même temps qu'ils affirment cela, ils mangent du maïs, du manioc ; ils chantent sur des rythmes qui ont des racines indiennes profondes. Mais l'idée la plus répandue dans ces régions est qu'elles sont de culture mulâtre, que le mélange ne s'est produit qu'entre les Européens et les Noirs. Je crois que c'est inexact et qu'il est maintenant aisé de faire ressortir concrètement ces éléments indigènes dans la constitution générale des gens, dans les expressions somatiques, dans la chevelure, dans les yeux, dans la stature, etc. C'est encore plus vrai des coutumes de ces pays. Et pourtant nous n'avons pas conscience de notre identité.

D'autre part, il y a ce qui est arrivé aux Noirs. Ce n'est que depuis une dizaine d'années qu'on a commencé à s'intéresser à l'anthropologie et à la sociologie de cette région Antilles-Panama-Colombie-Venezuela et qu'on s'est mis à étudier l'histoire des Noirs de ces pays. Et ce qui a été écrit sur les cultures noires de chez nous l'a été par des chercheurs venus d'ailleurs, pour la plu-

part de pays qui ont amené les Africains sur ce continent ; ils travaillent souvent du point de vue du maître et sont très loin des réalités, des mentalités, des sentiments des Noirs. Même les gens d'ici qui ont commencé à étudier la culture noire, qu'ils soient noirs, métis, blancs, ont presque toujours été influencés par la mentalité du maître. C'est vrai pour moi aussi.

Être les meilleurs

Cela ne veut pas dire que tout ce qui a été écrit par des Européens est mauvais ; mais il faut faire le tri entre la vérité et les mythologies, il faut montrer ce qui correspond à l'intérêt colonial. Dans cette perspective, je crois que l'histoire noire de cette région, les Caraïbes, la Colombie, exige de nouvelles conceptions, capables d'aborder les faits du point de vue des premiers Africains qui arrivèrent ici ; de comprendre l'évolution qu'ils durent subir à l'intérieur d'une société esclavagiste, empruntant leurs valeurs à la culture du maître, à la culture des Indiens, afin de saisir à travers leurs sentiments, à travers les traditions africaines, à travers leurs intérêts propres ce que fut leur expérience sur ce continent.

J'ai publié l'an dernier un roman qui est malheureusement déjà épuisé, intitulé *Xango, la grande pute*. Comme vous le savez, Xango est le dieu africain de la danse, de la guerre, de la fertilité ; pourquoi la « grande pute » ? En Colombie, dans le langage populaire, on emploie l'expression « pute » pour caractériser les protagonistes mythiques qui sont les meilleurs en quelque chose : en amour, en mal, en bien, etc. J'ai utilisé ce mot, et pas un autre, parce qu'il exprime très bien ce que je veux dire à propos des Noirs qui sont arrivés nus, sans habits, sans instruments, sans tambours et qui, dans ce néant, ont dû reconstruire des significations à l'intérieur d'un nouveau système d'esclavage (nouveau, car il était différent du vieux système qui avait existé en Europe et ailleurs), qui ont développé leur personnalité pendant cinq siècles. Pour parvenir à cela sans sentiment de haine, sans ressentiment, sans angoisse, il est nécessaire d'être « pute », d'être le meilleur en tout.

Dans ce roman, j'ai essayé de donner grâce à ma propre histoire d'anthropologue, de sociologue, d'historien, de médecin (car je suis aussi médecin) une vision générale ; pas une vision d'intellectuel ou de métis ou de mulâtre, mais le point de vue des gens analphabètes ou à peine instruits. C'est le point de vue qu'il faut adopter pour comprendre ce qui est arrivé dans ce pays sans recourir encore une fois à des conceptions européennes, à celles qui veulent discerner des bourgeoisies, des prolétariats, des forces politiques, des structures qui seraient les mêmes partout.

Je veux vous dire quelque chose. Vous êtes, et moi aussi, curieux de savoir ce qui s'est passé dans le mouvement politique, dans le mouvement culturel des Noirs américains et quelles furent leurs relations avec les événements en Amérique du Sud ou dans les Caraïbes. Quel type de monde voyons-nous ? Nous voyons le monde des Européens qui ont conquis ce continent. Dans cette conception, la culture noire ne résulte pas de la présence de l'Afrique sur les deux bords de l'océan Indien, ne provient pas de la présence des Noirs en Australie, de la présence des Noirs en Nouvelle-Guinée et dans les archipels du Pacifique. Nous ne nous intéressons pas à la dispersion passée des cultures noires de cette zone, Inde, Asie, Australasie, etc., et de leur progression par ce chemin jusqu'à notre continent. Non ! Nous voulons suivre la voie du conquérant européen : quand sont arrivés les premiers Noirs, qu'ont-ils fait ? Cela n'a rien à voir avec une conception générale de la culture nègre. En fait, nous sommes obsédés par la conquête de ce continent par les Européens à partir du XVI^e siècle.

Nous nous sentons originaires de ce pays, non pas parce que nos ancêtres sont venus d'Afrique dans des navires négriers, mais parce qu'il y a très longtemps sont arrivés ici les premiers hommes qui ont créé une population indigène ; ces gens étaient partis de Mélanésie, du Japon, de Chine, car nous savons que dans les temps les plus reculés, avant même ce que l'on considère comme l'ère de la Chine ancienne, les indigènes d'Amérique résultèrent d'un mélange entre Caucasiens, Mongols, Africains...

Il n'y a pas de diaspora noire

C'est pourquoi, personnellement, je ne suis pas d'accord avec cette conception de la diaspora noire partie d'Afrique. Ce mot, diaspora, dans ses connotations élémentaires, signifie la dispersion des hommes d'un pays vers d'autres pays, migrant avec leurs langues, leurs philosophies, leurs dieux. C'est peut-être ce qui est arrivé aux Juifs, mais ce n'est pas le cas des Africains du XVI^e siècle parce qu'ils ont été forcés de quitter leur patrie sans leurs langues, sans leurs dieux, sans leurs cultures, et qu'ils ont dû travailler et s'incorporer dans une nouvelle culture en Amérique. Ce n'était pas une ancienne culture où les nouveaux arrivants pouvaient être assimilés ; c'était un continent où la culture indigène avait été détruite et où prenait forme une nouvelle culture dont le Noir devint partie intégrante. Ainsi, il est impossible de parler aujourd'hui de diaspora. Peut-être pouvons-nous en parler au moment de l'expansion des races noires à partir d'Afrique vers

l'Europe, l'Inde, l'Asie, l'Australie, etc., mais ce fut un autre processus dynamique où la migration spontanée de groupes et de familles pouvait aboutir au développement de cultures propres dans les pays d'accueil, au mélange de ces cultures avec celles des populations aborigènes à la suite d'une fusion étrangère à la coercition comme celle qui s'est produite dans les siècles récents.

Ainsi, je crois que les peuples noirs des États-Unis, d'Amérique latine et des Antilles n'ont pas encore de conception claire de leur réalité en tant que peuple qui a essayé de se développer dans une société où, par le passé, les Africains étaient esclaves. Il faut changer cette conception du colonisé qui reproduit le point de vue du maître pour permettre l'apparition d'une nouvelle conception de la culture, une nouvelle conception de notre présence sur ce continent, une nouvelle conception du type de système politique et social qu'il nous faut créer.

La présence de l'Afrique non seulement ici en Amérique mais aussi en Australie, en Inde, en Indonésie, en Nouvelle-Guinée est importante, a un sens pour nous parce que l'origine de ces peuples, de leurs expressions culturelles actuelles plonge ses racines en Afrique. Mais il ne suffit pas d'affirmer l'existence de ces racines, il convient de les analyser à travers les événements historiques, ethniques, culturels et sociaux qu'elles ont traversés. Il n'est pas facile de dire ce qui est arrivé aux Noirs. Je suis très conscient et très fier de mes origines africaines, et de l'influence qu'ont eue les peuples noirs qui sont partis d'Afrique pour arriver en diverses régions du monde.

L'héritage africain est en chacun de nous

Mais cela ne résout pas la question des raisons de notre présence ici ; parce qu'elles sont variées. La présence des Africains sur ce continent doit être envisagée des deux côtés : de l'Atlantique et du Pacifique. Car nous avons reçu l'influence de l'Afrique non seulement par l'Atlantique, non seulement au XVI^e ou XVII^e siècles, mais du Pacifique il y a très, très longtemps et cela est attesté par plusieurs sources.

Maintenant, nous les Noirs, ou les descendants des Noirs, il ne nous intéresse pas tellement de continuer à spéculer sur notre passé si l'on n'analyse pas certaines circonstances. D'abord, lorsque l'on dit Noir ou Africain, de qui parle-t-on ? Deuxièmement, quel type de relations existait entre les différentes cultures d'Afrique avant l'arrivée de Noirs en Amérique ? Troisièmement, quel type d'interaction, de mélange se produisit-il, pendant le

passage et pendant la période de l'esclavage, entre les gens venus de ces différentes cultures ? Mais, plus encore que les réponses à ces questions, ce qu'il nous faut savoir aujourd'hui c'est pourquoi les Noirs de ce continent ne se battent pas pour la préservation de leurs origines africaines mais pour la construction d'une nouvelle culture noire, africaine, appelez-la comme vous voulez, en Amérique, à l'aide des éléments africains qu'il leur est possible de développer dans le présent. Notre héritage est déjà en chacun d'entre nous ; et ce n'est pas parce que je dis : « Je ressens la culture africaine », mais parce que je continue à être l'expression d'une culture africaine ici. Une culture africaine dans le nouveau monde, venue de différentes races, construit un monde nouveau. C'est cela qui nous intéresse au plus haut chef, maintenant, et non le fait d'affirmer que nous sommes africains. Cela nous l'acceptons, de même que les Européens acceptent le fait qu'ils sont venus d'Europe ; mais nous n'allons pas prétendre que la civilisation des États-Unis est venue d'Europe. Ce que les Européens ont fait en Amérique, il l'ont construit avec les Noirs, avec les Indiens qu'ils ont trouvés là ; c'est ce qui nous intéresse nous aussi. Nous refusons l'idée que nous avons ou avons eu une attitude passive dans l'émergence d'une nouvelle culture, que nous ne sommes rien parce que nous sommes arrivés nus d'Afrique et que notre passé est mort.

Les Noirs esclaves ont été insérés dans une nouvelle société ici, en Amérique, mais ni les maîtres, ni les Indiens, ni les réalités ne peuvent déterminer que les Noirs ont fait quelque chose et pas une autre ; qu'ils sont allés d'ici à là et pas au-delà, comme les maîtres ont tenté de le prétendre. C'est impossible, car si les hommes étaient en esclavage, les cultures africaines ne l'étaient pas. C'est pour cela que nous pouvons constater l'étendue de l'influence de la culture noire aux États-Unis : dans la danse, dans l'émotion, dans le langage, etc.

Depuis le XVII^e siècle, les Noirs d'ici ont développé leur conscience politique à différents niveaux selon les pays, selon les maîtres auxquels ils appartenaient. La vision politique des Noirs est donc très localisée parce qu'ils ont eu différents colonisateurs. Les Caraïbes en sont un bon exemple : chaque île a sa langue, son dosage particulier de mélange entre les peuples ; elles ont produit différentes conceptions politiques. Alors l'obstacle le plus difficile que doivent surmonter les Noirs de ce continent est cette impossibilité d'interagir, d'échanger les différentes perceptions politiques de leurs réalités propres de sorte qu'ils puissent s'organiser au plan continental, mais pas en dehors du milieu que constituent les Indiens et les Blancs, parce que ceci est le nouveau monde et que nous ne sommes pas des Africains, même si de souche pure. La réalité de l'Amérique, c'est le mélange.

Cette vision politique doit être reconstruite à partir des racines des Indiens, des Blancs, des Noirs pour présenter la perspective d'une destinée unique de notre peuple.

Je veux parler d'une expérience particulière que nous avons eue en Colombie. En 1978, nous avons réalisé le premier Congrès des cultures noires des Amériques, à Cali. L'initiative en revint à la Fondation colombienne de recherches folkloriques dont je suis le secrétaire exécutif. Plus de deux cents personnes venues de tout le continent ont assisté à ce premier congrès ; une minorité d'entre elles était noire, mais toutes étaient intéressées par les cultures noires. Depuis, nous avons organisé, en 1981, le deuxième congrès à Panama, où nous avons discuté de l'identité noire dans la culture. Puis le troisième congrès s'est tenu en 1983 à São Paulo, où nous avons débattu de la place politique des Noirs sur ce continent. Nous avons tenté d'explicitier et de présenter toutes les idées politiques qui s'étaient révélées au cours des premier et deuxième congrès. Et, pour la première fois, nous avons montré la nécessité de former une organisation politique des Noirs d'Amérique pour élaborer une théorie centrale de notre réalité sans perdre de vue les différences qui existent d'un pays à l'autre. Nous essayons de trouver les moyens de préserver l'unité du mouvement en acceptant les particularités de chacun des pays. Le prochain congrès devait se réunir à Grenade en août 1984...

Ce qu'il faut retenir, c'est qu'il est impossible de parler de la liberté des Noirs, de leur mouvement politique, sans prendre également en considération les Blancs et les Indiens. Il n'y a, en aucune façon, de purs Africains sur ce continent. L'ethnicité, la couleur de la peau ne sont pas ce qu'il y a de plus important dans les procès culturels ; ce sont l'esprit, les idées qui ont présidé à la construction de ce monde dans lequel les Noirs tiennent une place si importante.

Propos recueillis par Denis Martin